

JEREMY BEHM

# LES CINQ FANTÔMES



casterman



Les cinq fantômes

casterman  
Cantersteen 47  
1000 Bruxelles

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN : 978-2-203-20734-9  
N° d'édition : L.10EJDN002241.N001

© Casterman 2020.  
© Nancy Peña pour les illustrations

Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé en février 2020, en Espagne, par Liberduplex  
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,  
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone, Espagne).  
Dépôt légal : mars 2020 ; D.2020/0053/35

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse).

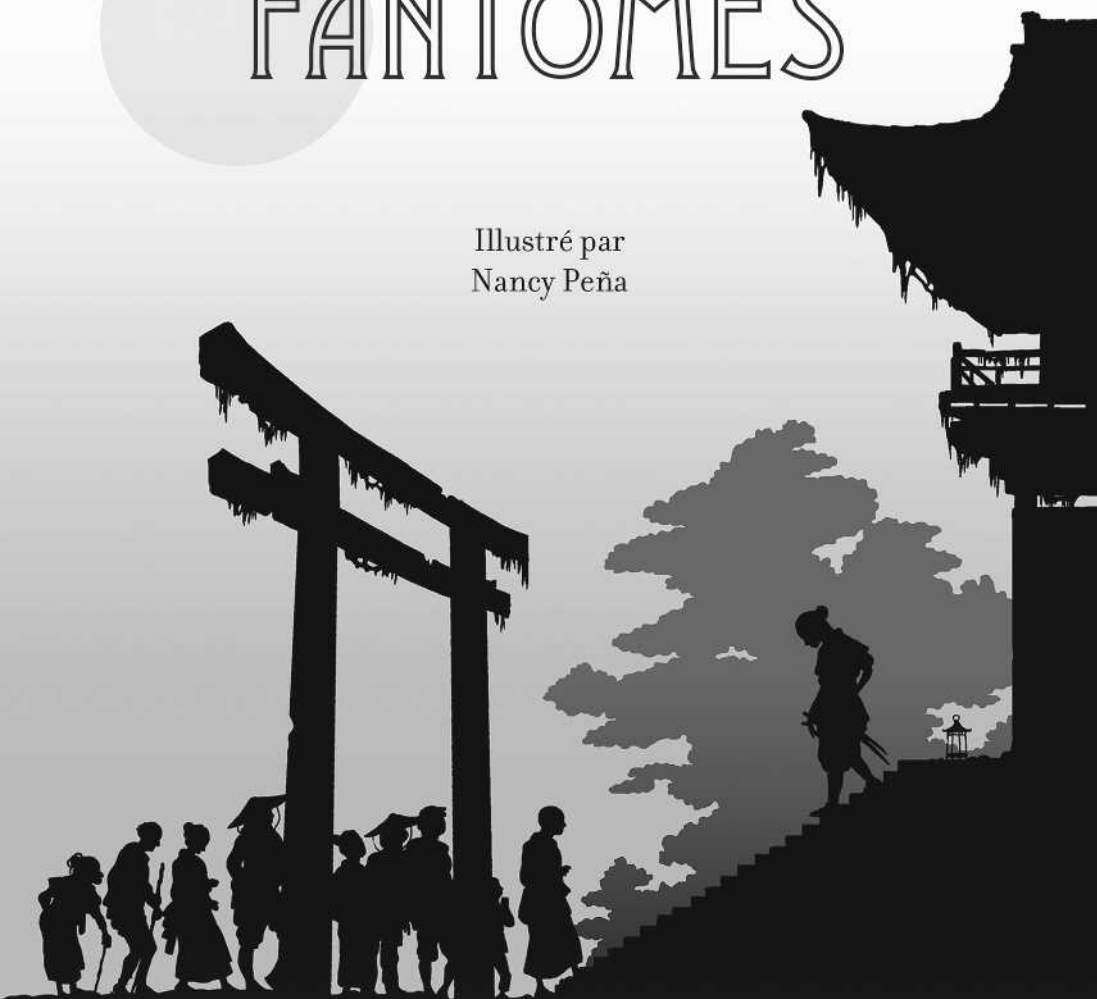
Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

JEREMY BEHM

# LES CINQ FANTÔMES

Illustré par  
Nancy Peña



casterman

*Lecteur, lectrice,*

*Ne t'inquiète pas si tu ne comprends pas certains termes traditionnels, les mots suivis d'un astérisque (\*) dans le texte te sont expliqués dans un lexique en pages 188-189.*

*Bonne lecture-aventure !*

# 1

## Le samouraï errant

« Vous n’y arriverez jamais ! » « Rebroussez chemin ! » « Vous allez vous faire tuer ! » Telles étaient quelques-unes des phrases que pouvait entendre Yoshinari tandis qu’il remontait l’allée menant vers le palais aux tours immenses, tout en haut de la colline qui dominait la ville. Mais le jeune rônin\* ne les écoutait pas et continuait d’avancer dans la lumière du crépuscule. De toute sa vie, il n’avait jamais échoué ; ça ne commencerait pas aujourd’hui.

On avait frappé à la porte de sa chambre alors qu’il prenait un bain dans une auberge, goûtant un repos bien mérité après un combat acharné pour retrouver les poules d’un fermier éparpillées dans toute la ville. Rien de glorieux, mais le paysan avait quelques volailles bien grasses à lui offrir en récompense et Yoshi, lui, avait besoin de manger.

Épuisé par cette course folle, il avait déclaré qu'il n'était disponible pour personne. Mais l'homme derrière la porte ne s'était pas laissé décourager. Le shogun\*, son maître, implorait l'aide de Yoshinari ; s'il venait sur-le-champ et résolvait le problème de son seigneur, il recevrait en récompense une pleine bourse d'or et sa réputation en sortirait grandie.

En entendant ces paroles, Yoshinari avait bondi hors de l'eau, noué ses longs cheveux noirs en chignon, enfilé son pantalon et sa veste de kimono bleu nuit, fixé dans son dos les deux étuis contenant ses fidèles katanas\*. Le monde avait besoin d'un héros, et ce héros, c'était lui.

Puis il s'était élancé à la suite du serviteur et avait traversé la ville d'une traite, constatant que l'agitation régnait dans les rues et que nombre d'habitants s'étaient réunis au pied du palais pour tenter d'y voir quelque chose. Mais les grandes portes de jade étaient closes et personne ne pouvait pénétrer à l'intérieur. Personne... sauf Yoshinari.

Quand les gardes lui ouvrirent, le samouraï, précédant son guide, franchit le seuil et entra dans une grande cour carrée ornée de cerisiers en fleur. Quelle



ne fut pas sa stupéfaction d'y découvrir le shogun en personne, entouré de quatre soldats en armes. L'homme, d'un certain âge, portait une robe rouge aux fleurs dorées et sa longue moustache était impressionnante. Troublé, Yoshinari posa un genou à terre.

— Votre majesté... Pourquoi vous trouvez-vous dehors à la tombée de la nuit, et par un froid si mordant ?

— Pour la bonne et simple raison que je ne puis vous recevoir dans la salle d'audience, répondit le shogun en lissant sa moustache, l'air grave. Vous êtes, messire Yoshinari, le plus grand guerrier du Japon, paraît-il. Quelle chance de vous avoir avec nous en cet instant si grave.

— Expliquez-moi de quoi il retourne, fit le rônin en se relevant.

— Kurodji est ici, répondit le vieil homme sur un ton funeste, et il retient Hina, ma fille, en otage.

À ces mots, Yoshinari serra les poings. Kurodji... Il avait maintes fois entendu parler de cet homme, un bandit cruel et sanguinaire qui détroussait et massacrait les voyageurs égarés.

— Cela fait des semaines que nous le traquons, lui et sa bande de pillards, expliqua le shogun. Il y a quelques jours, nous les avons trouvés et piégés au fond d'une grotte. Ses hommes se sont battus comme des tigres enragés, mais ils ont été vaincus. Hélas, Kurodji a réussi à prendre la fuite.

« Et aujourd'hui, tandis que je recevais mes sujets pour entendre leurs doléances, il s'est déguisé en vieille femme afin de m'approcher. Pleurnichant, mendiant quelques pièces de cuivre, il s'est avancé près des marches du trône et de ma fille qui siégeait à mes côtés. Et ensuite, il...

Le shogun, les larmes aux yeux, ne réussit pas à terminer sa phrase. L'un des soldats s'en chargea.

— En une seconde, il s'est défait de ses guenilles, il a pris le sabre qu'un des gardes portait au côté et s'est jeté sur la princesse. Il l'a saisie par les cheveux et a placé sa lame sous sa gorge, menaçant de la lui trancher si notre seigneur ne vidait pas tous les coffres de sa salle au trésor pour lui remplir les poches.

« En colère, notre maître a voulu venir en aide à sa fille et s'est précipité sur lui. C'est là que nous sommes intervenus pour le mettre en sécurité. Le

danger était trop grand pour que nous prenions le risque de perdre notre régent. Pardonnez-nous, seigneur !

— Vous avez fait ce qu’il fallait, dit le shogun. J’ai laissé parler mon instinct de père. Sans arme, je me serais fait tuer. Ou pire, il aurait égorgé ma fille.

Il resta silencieux un instant, puis regarda Yoshinari.

— Sauvez-la, je vous en supplie. Prouvez que vous êtes digne de votre statut de héros, et je vous rendrai plus riche que vous ne l’avez jamais été.

— Seigneur, je le ferai pour rien ! déclara le samouraï. J’ai entendu bien trop d’histoires sur ce fieffé coquin. À présent que le voilà piégé dans votre palais, je compte bien lui donner la leçon qu’il mérite.

Prêt à en découdre, Yoshi laissa derrière lui le shogun et sa garde et franchit l’arche sculptée de mille dragons entrelacés. La salle d’audience était également magnifique, éclairée par des braseros, avec de hautes colonnes de jade et un long tapis de soie rouge qui menait jusqu’au trône.

Mais le guerrier n’était pas là pour admirer la beauté du lieu. Dès qu’il entra, son attention se

concentra sur celui qu'il était venu affronter : le colosse chevelu au torse nu vauté sur le trône du shogun.

— Yoshinari ! gronda l'infâme coupe-jarret. La situation doit être désespérée pour qu'on m'envoie une célébrité comme toi. N'est-ce pas, princesse ?

Il se pencha vers la jeune Hina, qui se trouvait à ses pieds, et lui fit un clin d'œil. La fille du shogun, une beauté aux longs cheveux noirs ramenés en tresses drapée dans un kimono à fleurs, ne répondit pas, digne et fière face au danger.

Yoshinari continua à avancer sans un mot, mais le brigand s'écria soudain de sa voix de stentor :

— NE BOUGE PLUS !

Le rônin se figea.

— Si tu veux venir à moi, je t'ordonne d'abandonner tes katanas. Sans quoi, tu signeras l'arrêt de mort de la princesse. Suis-je assez clair ?

Tout en disant cela, il attrapa son sabre et trancha une mèche de cheveux de son otage, qui poussa un cri.

— Arrête ! s'exclama Yoshinari. Je vais t'obéir. Ne lui fais pas de mal.

Il se défit des deux armes, qu'il posa au pied d'une des colonnes, puis s'avança de nouveau, bras écartés.

— C'est tout ? Pas de poignard caché dans les plis de ta veste ? demanda le bandit, méfiant.

— Ce sont des méthodes de shinobi\*, et je suis un samouraï. Mais puisque tu me connais, tu dois savoir que mon honneur est tout aussi légendaire que moi.

— Ce qui est légendaire, c'est surtout ta fierté ! ricana Kurodji. Ton orgueil te perdra un jour, c'est certain. Et pourquoi pas ce soir, d'ailleurs ?

Yoshinari avait parcouru la moitié de la distance qui le séparait du gredin, mais celui-ci désigna soudain du menton un coussin et une table basse chargée d'une tasse en porcelaine et d'une théière en terre cuite, installés près des marches.

— Assieds-toi là, dit-il. D'après la rumeur, le shogun a toujours une tasse de thé chaud pour ses invités. Voyons si c'est vrai.

Le samouraï acquiesça et s'agenouilla sur le coussin, puis il prit l'anse de la théière. Quand il versa le breuvage dans la tasse, celui-ci fumait toujours.

— Incroyable ! s'exclama Kurodji. C'est de la sorcellerie.

Yoshinari était d'avis que ce prodige tenait plutôt à la qualité de la théière, mais il ne dit rien ; mieux valait ne pas vexer cet imbécile.

Il but quelques gorgées de la délicieuse infusion, puis déclara d'un ton calme :

— Je ne veux pas me battre. Si je suis venu, c'est pour trouver une issue pacifique. Rends-toi à l'évidence : tu es cerné. Relâche la princesse et viens avec moi. Cela prouvera ta bonne foi et t'évitera peut-être d'être exécuté.

Kurodji éclata d'un rire désagréable.

— Comme je l'ai déjà dit à sa majesté, si je sors d'ici, ce sera en homme riche et libre, et je ne changerai pas d'avis. Maintenant, si ça te pose un problème, petit samouraï...

Il se leva du trône, dépliant son immense carcasse, et fit face à Yoshinari. N'importe qui se serait pétrifié d'effroi en voyant le géant. Mais le rônin se contenta de soupirer.

— Allez, lève-toi ! beugla Kurodji. Affronte la mort comme un homme.

Il commença à descendre lourdement les marches, et la princesse Hina en profita pour se cacher derrière le siège royal. Yoshinari garda sa tasse de thé en main et se releva, puis il recula de quelques pas pour jauger son adversaire.

Celui-ci, se méprenant sur son attitude, se fendit d'un large sourire.

— Regardez-le : il est mort de peur. Ah, il est beau, le héros ! Et il le sera encore davantage quand je lui aurai ouvert le crâne et que sa cervelle se sera répandue partout sur le sol, ha ha ha !

Il cessa brusquement de rire et fonça en avant, le sabre levé, hurlant comme un ogre déchaîné. Alors, Yoshinari lança sa tasse vide au-dessus de sa tête. Un instant, elle tournoya dans les airs, puis retomba. Mais juste avant qu'elle ne touche le sol, le jeune rônin la frappa d'un coup de pied bien placé et l'envoya droit sur le colosse. Celui-ci tenta de dévier sa trajectoire à l'aide de son sabre, mais elle le percuta si vite qu'il n'en eut pas le temps.

Et ainsi, la tasse se fracassa juste entre les deux yeux de Kurodji. Sonné, le brigand se débarrassa d'un revers de main des morceaux de porcelaine





brisée qui s'accrochaient à son front... et s'aperçut que sa main était rouge de sang. En effet, la frappe de Yoshinari avait été si puissante que l'un des éclats s'était enfoncé dans sa tête aussi profondément qu'une pointe de flèche.

Le géant lâcha son sabre et tituba, le visage crispé de colère tandis qu'il prenait conscience qu'il avait perdu. Puis il s'effondra tête la première aux pieds de son adversaire... mort.

— En voilà un qui ne fera plus de mal à personne, murmura Yoshi en ramassant ses sabres.

La princesse Hina sortit de sa cachette, un peu tremblante, et fixa le corps du brigand, s'attendant presque à le voir se relever d'un instant à l'autre. Mais Kurodji ne bougea pas, et elle comprit que tout danger était bel et bien écarté. Alors, elle s'avança vers le samouraï et inclina la tête, le remerciant pour son acte.

Peu après, dans la cour, ce fut au tour du shogun de lui témoigner sa reconnaissance. Et encore une heure plus tard, alors qu'il se trouvait sur l'estrade dressée pour l'occasion, le peuple tout entier célébra sa victoire. Car une fois de plus, celui que l'on

surnommait « le premier rônin du Japon » s'était montré à la hauteur de sa réputation. Il semblait bien qu'aucun être humain ne réussirait jamais à le vaincre.

Seulement, comme vous allez le découvrir... ce n'est pas d'êtres humains qu'il sera question dans la suite de cette histoire.

## 2

### Dans le froid et sous la pluie

Cela faisait déjà une bonne semaine que Yoshinari avait quitté la ville. Il marchait à présent sur des terres peu fréquentées dont les chemins mal entretenus lui rendaient la vie impossible : nids-de-poule où il se tordait les chevilles, cailloux dans ses chaussures... Kurodji lui-même lui avait causé moins de tracas.

Du reste, le jeune rônin se tenait sur ses gardes. Ici, loin de tout, il représentait une cible facile pour les bandits de grands chemins, et il convenait de ne pas se laisser surprendre. Ah, vraiment, il aurait dû accepter le cheval proposé par le shogun. Mais rien à faire, Yoshinari, le meilleur combattant jamais vu, était aussi le pire cavalier du monde, qui avait mal au cœur dès qu'il se mettait en selle.

Épuisé, il avisa un gros rocher plat sur sa gauche et décida de s'accorder une pause. Après s'être assis dessus, il ouvrit son sac et en tira l'une de ces délicieuses brioches à la vapeur préparées par le cuisinier personnel du seigneur, qu'il engloutit goulûment.

Voilà ce qu'avait réclamé le samouraï en récompense : non pas de l'or et des pierreries, mais que l'on remplisse son sac de victuailles afin qu'il ne s'épuise pas à aller chasser le gibier ou chercher des baies comestibles lors de ses voyages. Un guerrier prestigieux, notre cher Yoshi... mais aussi un incorrigible paresseux !

Surpris par la demande, le shogun s'était cependant exécuté de bonne grâce, ravi de ne pas avoir à déboursier la moindre pièce d'or.

Après quoi, le samouraï errant avait décidé qu'il était plus que temps de se remettre en route et avait fait ses adieux au seigneur et à sa fille. « Hélas, encore une qui va avoir le cœur brisé après mon départ », s'était-il dit, bien certain que comme tant d'autres avant elle, elle avait succombé à son charme. À ce propos... Vous ai-je déjà dit que notre samouraï avait une très haute opinion de lui-même ?

Enfin bref, il était donc redevenu un simple voyageur, les pieds couverts d'ampoules, le dos fourbu et n'ayant plus qu'une envie : arriver au plus vite dans une ville ou un village digne de ce nom pour y trouver un repas copieux, un lit douillet et des couvertures épaisses. Mais pour cela, il lui fallait encore marcher.

Yoshinari se remit debout avec un soupir et, entendant un grondement lointain, il leva les yeux au ciel. Celui-ci s'était chargé de lourds nuages noirs. Il devait faire vite. Le jeune rônin termina sa bouchée, remit son sac sur son dos et reprit sa route, s'engageant dans une pente escarpée d'un pas rapide.

Bientôt, l'air devint plus froid et la pluie commença à tomber. Yoshinari se mit à courir, mais l'ascension se faisait de plus en plus difficile et il chuta de nombreuses fois, s'écorchant les mains et les genoux. Grelottant, il s'arrêta quelques instants et observa les hauteurs. Le chemin continuait à zigzaguer, traçant comme une cicatrice sombre au milieu de ce désert de rocaille. Et toujours pas la moindre habitation à l'horizon.



Yoshinari commençait à se demander s'il lui faudrait marcher toute la nuit sous une pluie diluvienne quand soudain, son cœur battit plus fort. Tout là-haut, au sommet de la combe, il venait d'apercevoir un vieux panneau en bois.

Impatient de lire ce qui était écrit dessus, il le rejoignit en quelques foulées rapides et se planta devant. La pancarte, rongée par les termites et l'humidité, ne s'avéra pas simple à déchiffrer. Mais quand il y parvint enfin, il se mit à sourire. C'était le nom d'un village, situé à seulement quelques minutes de marche de là : Shedingu.

Sans réfléchir davantage, le samouraï reprit sa course avant que ses dernières forces ne l'abandonnent. Il dévala le chemin qui descendait dans une sombre vallée, et pénétra alors dans une brume épaisse. Qu'importe : il ne ralentit pas la cadence, même s'il n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez. C'est ainsi qu'il heurta de plein fouet le tronc d'un vieil arbre avant même qu'il n'émerge du brouillard.

Complètement étourdi, notre guerrier s'effondra au sol et sentit poindre une grosse bosse sur son

front. Heureusement que personne n'avait assisté à la scène. Yoshinari le Grand vaincu par un vieux pin noir ! Il aurait été la risée de tous.

En se redressant, il réalisa que l'arbre marquait l'entrée du village.

Encore un peu chancelant, Yoshi pénétra dans le hameau : les chemins boueux n'étaient plus entretenus depuis longtemps, les maisons en pierre auraient eu besoin d'une sérieuse remise à neuf, et même les arbres aux branches nues, comme celui que sa tête avait rencontré, semblaient mourants. Mais il n'en avait cure : quatre murs et un toit, c'était tout ce qu'il cherchait pour cette nuit.

Yoshinari continua sa route et atteignit la grand-place, où se trouvait l'izakaya, la taverne. L'établissement, de loin le plus présentable qu'il avait rencontré jusque-là avec ses murs blancs et son toit de chaume, portait le doux nom de « Dernier Espoir ». Dans une grande inspiration, le samouraï se redressa et poussa la porte de cette large bâtisse, faisant chanter le carillon situé au-dessus de l'entrée. L'animation régnait à l'intérieur, et Yoshi éprouva un vif soulagement. De la vie, enfin !